

JEAN-JVLIEN LEMORDANT

PAR LÉON CHANCEREL

Diocèse de
Quimper & Léon
200, rue de la République

Document numérisé en 2016

JEAN-JVLIEN
LEMORDANT

DU MÊME AUTEUR :
LE MERCREDI DES CENDRES
(Renaissance du Livre)
Couronné par l'Académie Française

JEAN-JVLIN LEMORDANT

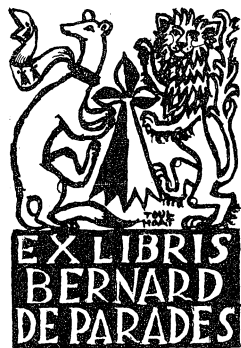
*A quelle Vauquelin,
hommage de fidèle gratitude
et de cordiale sympathie*

Léon Chancerel

1921

PAR LÉON CHANCEREL





Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by Joseph Quesnel.



CLICHÉ ILLUSTRATION

CLAIR GUYOT PHOT.

Oh ! qui que vous soyez, ma main sur vous se pose
En ce moment, pour que vous soyez mon poème ;

.....
Aucun don chez nul homme, aucun chez nulle femme,
Dont le pareil ne soit en vous ;
Nulle audace, nulle endurance, chez les autres
Qui n'existe aussi noble en vous !

WALT WHITMAN




CEST pendant l'Automne 1919
que j'allai vers Lemordant,

pour la première fois.

Boulevard de Port-Royal. Je traverse une cour plantée de maigres arbustes. Il y a un bâtiment au fond. C'est là.

La clef est sur la porte ; je fais jouer la clenche.

Et me voici au seuil d'un immense hangar dont les murs et le plafond

se perdent dans l'ombre. Sur une table une petite lampe luit faiblement.

Je distingue une chaise longue, un homme étendu...

Dans l'atelier qu'il ne voit plus, entouré de ses toiles et des accessoires d'un grand labeur interrompu, le peintre Jean-Julien Lemordant contemple des spectacles intérieurs.

Instinctivement, c'est sur la pointe des pieds que je marche, — comme dans une église.



Lemordant est revêtu de son uniforme d'officier ; sa capote, du bleu de 1914, (plus que le bleu horizon, peut-être vénérable) est posée sur ses jambes, dont la droite, encore malade, est soulevée par des coussins.

D'une main amaigrie par de longues souffrances, il agrafe le col de sa vareuse. Il m'invite à m'asseoir près de lui...

Alors mon regard accoutumé à la pénombre voit qu'un bandeau de gaze cache les yeux et ceint le front.

Lemordant parle. C'est comme un chant grave qui s'élève.

*Les lèvres, sous la moustaché
courte et drue, vivent intensément.
Sur elles, aussi bien qu'en des yeux,
je verrai l'âme de Lemordant. Elles
sont un visage à elles seules, et je
les fixe comme si elles pouvaient me
voir.*

*Une admiration émue me pénètre,
d'indicibles élans me soulèvent. Je
m'agenouillerais, je baiserais les
mains courageuses, si je ne crai-
gnais de paraître théâtral devant
tant de grandiose simplicité.*



*... Pèlerin frémissant, je suis
revenu bien des fois dans la maison*

*de la souffrance acceptée, dans la
maison de l'idéal et de la volonté.*

*J'ai recueilli la parole généreuse.
Des amis de Lemordant m'ont dit sa
vie. J'ai connu son œuvre.*

*Et j'ai deviné bien des choses
qu'on ne m'a pas dites.*

*Au héros mutilé, au peintre aveu-
gle, j'étais venu apporter l'hommage
de ma compassion. Ce fut le grand
blessé qui soutint mes pas ; ce fut
l'aveugle qui les guida.*

*Le précieux viatique que je reçus,
je ne pouvais le garder pour moi
seul : puissent les pages qu'on va lire
réconforter pareillement des âmes!..*

Je flaire là le sang d'un breton.

(SHAKESPEARE, *Le roi Lear.*)

*« A Penmarc'h, je ne travaillais pas
que de mon métier de peintre. »*

(J.-J. LEMORDANT)

I. - Le Peintre et l'Homme



JEAN-JULIEN Lemordant
est né à Saint-Malo.

Défendu par ses remparts et par ses forts, bâti en granit, sur un îlot de granit, ceinturé de granit, Saint-Malo se dresse face à la mer.

« Une citadelle », a-t-on dit ; un grand navire plutôt, armé en chasse, avec, pour château de proue, un donjon flanqué de quatre tours, et, pour

symbolique mûre, une flèche de cathédrale, altière frégate dont les lames élaboussent l'étrave et qui tire sur son amarre, impatiente de cingler vers le large.

En cette Ville-Forte qui garde la rude empreinte des vieux âges, il n'est pour les jeux enfantins nul jardin fleuri, nulle allée sablée s'arrondissant sous les arbres. C'est sur des remparts que, le dimanche, se promènent les familles, entre les parapets crénelés d'un chemin de ronde strict, nu, géométrique. Les tours trapues projettent des ombres précises sur des dalles d'où les souliers cloutés des jeunes gars font jaillir des étincelles.

Au-dessus des têtes, au pied des murailles, de vastes espaces libres, le ciel et la mer, l'infinie chevauchée des nuages et des vagues.



Nul doute que l'enfant qui jouait sur des remparts n'ait entendu la leçon que lui donnaient les pierres ordonnées par la reine Anne et par Vauban.

Passionné d'aventure, attiré par l'inconnu, il échappait à la surveillance maternelle pour courir explorer les grottes du grand Bey dont on lui disait qu'elles passent sous la mer.

Sur le sol que foulèrent Arthur et ses compagnons, il voyait luire les émouvants feux follets de la légende qui colorent magnifiquement les réalités d'une histoire régionale singulièrement grande.

Aussi bien, tout, ici, lui prêche l'héroïsme et la grandeur morale, tout l'élève au-dessus du médiocre et du vain : le nom d'une rue quotidiennement suivie, un marin de bronze sur une place, une plaque, sur une haute maison de granit disant qu'ici naquit Dugay-Trouin... Il sut vite le sens de l'inscription latine gravée sur la porte Saint-Vincent :

*Semper fidelis
Potius mori quam fœdari*

Et, comme l'un des plus nobles fils de Saint-Malo, Porcon de la Barbinais, qui, prisonnier sur parole, revint de son plein gré, nouveau Régulus, rapporter sa tête à la hache du turc, il semble l'avoir prise pour épigraphe de sa vie.

Jacques Cartier, Alain Porée, la Bourdonnais, Robert Surcouf, navigateurs, chercheurs d'aventures, capitaines à vingt ans, champions d'idéal, découvreurs d'îles et de continents, corsaires ou chefs d'escadre, et vous aussi, obscurs *Terreneuvas*, riches d'endurance et de

volonté, dont chaque année, au mois de Mars, Jean-Julien frémissant voyait partir les goëlettes, — il était bien votre fils spirituel ce jeune gars ardent et fort dont le nom, en langue bretonne, signifie « Feu de la mer » !



Lemordant après tant d'années de labeur et de lutte n'a pas oublié sa ville natale :

— « Elle a mis sur toute ma vie, me dit-il, son empreinte profonde. »

A l'imitation de sa ville natale, il sut, dès l'adolescence, dresser autour

de son idéalisme et de sa foi de solides défenses.

Aux plus redoutables assauts du Destin il opposera la même volonté tenace et victorieuse, cruellement frappé, certes, mais toujours ferme et libre.

Son corps et son âme semblent taillés dans le même granit que le roc inviolé : comme la nef symbolique, il ne cessa jamais de regarder vers le large.

II

A Rennes, vit encore un vieux peintre qui fut le premier maître de Jean-Julien.

L'image ne l'a pas quitté d'un petit bonhomme de dix ans singulièrement doué qui suivait avec assiduité les cours du soir de l'Ecole des Beaux-Arts. L'enfant ayant brusquement cessé d'y venir, le professeur s'en étonna. Il s'enquit de son adresse et partit aux nouvelles.

Tout en haut d'une très pauvre maison, il poussa la porte d'une très pauvre chambre et il vit Jean-Julien agenouillé au chevet de sa mère qui était morte.

Sans se relever, d'un grave et majestueux signe de tête, l'orphelin remercia le visiteur et poursuivit sa méditation silencieuse. Il le salua de même, sans dire un mot, quand il se retira...

— « Je m'étais senti tout petit, dit le vieillard, devant cet enfant prédestiné, dominé par la noble grandeur qu'il rayonnait déjà ».



Absolument seul, dans la vie l'enfant ne doit et ne veut compter que sur soi-même. Il parvient à subsister. Il fait plus : il dompte sa chair harassée par de durs labeurs manuels, et, sa rude journée finie, il trouve encore la force et le courage de s'instruire.

Sa vocation s'affirme. Il dessine, il peint, il obtient une bourse au concours, et entre à l'Ecole.

La nuit, dans un galetas de la place Victor-Hugo, il travaille encore.

Puis, ayant obtenu une nouvelle bourse, il arrive à Paris.

Indépendant, violent, sensible et

volontaire, il y mène une vie complexe, multiple, tourmentée, hachée d'épisodes nombreux. De rudes bourrasques s'abattent sur lui si violentes parfois qu'elles le jettent à terre. Mais toujours il se relève et toujours en la chapelle intérieure brûle la petite lampe du sanctuaire.

A l'Ecole il apprend passionnément tout ce qui peut s'apprendre. Mais les méthodes et l'esprit de l'enseignement officiel le déçoivent. Sa conception des devoirs de l'artiste, encore incertaine sans doute, était trop fougueuse et trop haute déjà pour qu'il ne se sentît pas mal à l'aise là où il est défendu de sortir des enceintes consacrées, défendu de croire en des

continents nouveaux, là où il n'y a pas de place pour le risque, pour les explorateurs et les corsaires.

En ces climats trop doux, il sent quels dangers, s'il n'y prenait pas garde, courrait sa jeune foi. Il se souvient de la reine Anne et de Vauban. Il bastionne sa ferveur contre tous les assauts du dehors, tour à tour brutaux et insidieux, jusqu'au jour où, renonçant aux succès immédiats et aux profits matériels que les chemins tracés pouvaient offrir à sa fougue, étranglant en soi toute aspiration qui ne fût pas haute, il quitte l'Ecole et retourne en Bretagne.

Il a besoin d'espace et de solitude.

Devant cette décision, ceux dont la médiocrité béate se sent toujours par les nobles gestes souffletés ricanent; ceux qui aiment Jean-Julien ont peur.

Il passe outre et aux uns comme aux autres il laisse à une tour de son pays le soin de leur répondre :

*« Qui qu'en grogne ainsi sera,
c'est mon plaisir ».*

Il n'a d'autre richesse que son indomptable énergie, ses dons et ses deux yeux épris de clartés ardentes et de belles lignes sous le ciel, mais, fidèle aux traditions malouines et au

génie de sa race, il appareille fièrement pour la haute aventure.

Il sent le vent gonfler ses voiles. Il a foi dans sa boussole et dans la force de ce bras qui tient la barre...

III

En Bretagne, Lemordant respire largement l'air salubre. Le vent marin fait flotter sa chevelure, le soleil bronze sa face et son âme. Il oublie Paris, et les mesquines ambitions, et les formules, et les recettes. Il s'agit à présent d'exprimer dans toute leur plénitude significative et harmonieuse les forces éparses par quoi il se sent soulevé.

Une phrase de Gustave Flaubert chante en sa mémoire :

« Etre connu n'est pas ma principale affaire ; cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités... Le succès me paraît être le résultat et non pas le but. »

Il ne vient à Paris que rarement et ne s'y attarde point. Il vient exposer des toiles et acheter des couleurs, — et il repart.



Je sais qu'au sortir de l'Ecole il séjourna quelque temps à Doëlan, petit port de pêche situé au sud de

Quimperlé et de la Forêt de Clohars-Carnoët, à l'embouchure d'une rivière. Jadis, j'ai traversé ce bourg. A mon souvenir s'impose une étroite ruelle coupée d'escaliers et bordée de maisons pressées et titubantes qui descend jusqu'au port.

Lemordant, vous êtes assis sur les marches... Et là, pendant des heures, vous regardez la mer, le ciel, la nature et les hommes. Votre être s'éparpille dans la lumière. Vous êtes, tour à tour et ensemble, cette femme qui rit, ce vieux pêcheur lavant ses rudes mains dans l'eau pleine de reflets incandescents qui bougent, parmi les cobalts, les cad-

miums et les chromes ; cette écaillieuse accroupie, ce porteur de paniers, l'agonie des poissons qui luisent sur le sol, le mousse qui godille en chantant, cette façade lumineuse d'auberge, cette fumée, le dernier rayon allumant une vitre, le passeur ; — et tout cela vous émeut jusqu'aux larmes, et vous vibrez, et vous vous exaltez, et vous vivez enfin !

Vous parcouriez toute la côte ; vous vous enfoncez dans les terres. Les jours de marché à Quimper vous étiez là ; là aussi, les jours de pardon à Pont-Aven. Cette silhouette qui se prolongeait, renversée, dans les eaux calmes de la rivière, c'était

la vôtre. C'était vous, ce point noir, là-haut, près du blanc sémaphore.

Bousculé, ravagé, possédé de beauté, un impérieux besoin de fixer les magnifiques réalités de la vie vous empoignait. Et alors, sur le bord d'une route, au tournant d'une venelle, en pleine lande, derrière un rocher, vous dessiniez, vous peigniez, sous le soleil ou sous la pluie, dans le vent salé, dans l'éclaboussement des vagues, frénétiquement, sauvagement.

Ah ! l'immense joie, la belle récompense, de marcher dans la lumière et dans le vent, il n'est pas possible, Lemordant, qu'elle vous

soit à tout jamais ravie : c'est trop injuste, c'est trop cruel !

Vos yeux, que la barbarie et la haine des hommes ferma reverront, de par l'amour et la science des hommes ; votre jambe, vos reins meurtris guériront. Vous suivrez encore le chemin des douaniers, Lemordant ; vous vous enivrerez encore de lumière et de vent comme vous faisiez alors !



Partout où il y a la mer et les marins, à Amsterdam, à Belle-Isle ou à Marseille, on vit passer ce jeune homme ardent, volontaire et lucide.

Ah ! il n'est pas prostré sur des divans, ce peintre-là ; il ne s'attarde pas en de stériles discussions ; il ignore les dangereuses Capoues du dilettantisme. Il observe passionnément la nature. Il travaille éperduement. Mais dépassant toujours un pittoresque séduisant, dédaignant l'anecdote, il s'efforcera de dégager l'essence même des spectacles qu'il contemple et de mettre, dans ses toiles, cet instant d'humanité *en valeur* avec l'infini. Il cherchera à saisir les grands traits physiques et moraux qui, partout, sous le ciel, caractérisent le peuple de la mer : ce n'est pas telle région non plus que tel marin qu'il veut peindre

c'est La Mer et c'est Le Marin dont
il sent en soi palpiter l'âme même,
par delà le lieu et le temps.



Il est, en Bretagne, une contrée
où Lemordant revient toujours, —
farouche ermitage choisi entre tous
pour ce qu'il a de sauvage, de rude,
de simple et de puissant, et pour
tout ce qu'il en émane d'énergie
harmonieuse et de mâle splendeur.
* C'est à Penmarc'h, à l'extrême
pointe du Finistère, qu'il campe,
dans une solitude tragique, face à
l'Océan.

Pour atelier, une cabane aban-

donnée des douaniers, bâtie sur un
chaos de rochers déchiquetés par les
vagues et battue des vents, dans le
fracas d'une tempête incessante.
Devant la précaire baraque une croix
de fer scellée dans le roc rappelle
que cinq personnes en furent arra-
chées par une lame de fond.

Lemordant sait bien qu'au sein de
ce drame permanent, il ne pourra
penser, peindre et vivre que dans
l'exaltation, à l'abri de toute médio-
crité déprimante.

Ils ne viendront pas l'atteindre sur
ce roc, les semeurs de doute, les
ricaneurs, les satisfaits, les péroreurs
et les *malins*.



... Penmarc'h. La baie d'Audierne.
La pointe de la Torche !..

La mer, tour à tour en furie et tour à tour lucide et calme. Par blocs formidables ou tels les grains épars d'un gigantesque chapelet brisé, des rochers couverts d'algues entre lesquels le flot, en se retirant, laisse des lacs paisibles. Une plage immense, harmonieusement infléchie, dont le sable mouillé reflète l'immensité du ciel changeant. Des maisons basses, trapues, cramponnées au sol aride et tournant le dos à l'Océan, en butte au continuel assaut de la rafale. Une lande shakspearienne, plate et nue, sur laquelle le

moindre caillou au soleil devient vivant et vibre, plaine inculte n'ayant d'autres meules que des tas de goémon, violets, bruns, rouges, jaunes et bleus, qui sèchent ou se consomment. Pas un arbre.

Telle m'apparut, domaine de la lumière et du vent, la côte qui s'étend entre le phare d'Eckmül et le calvaire de Tronoan, — champ grandiose ouvert aux méditations et aux expériences passionnées d'un fervent artiste.

Sur la lande et sur la grève, immobiles, hommes et femmes semblent faire bloc avec le sol, ou, comme un récif, avoir leurs racines dans la mer. Et, comme, ici, toujours

le vent souffle, quand ils marchent,
ils vont, *appuyés dans le vent*,
comme des barques.

Le jeune peintre vit de leur vie.
Leurs peines et leurs joies sont les
siennes, leurs divertissements les
siens. Il rit, boit et danse avec eux
au pardon de Notre-Dame de la Joie,
suit la procession et stationne devant
les baraques de saltimbanques, s'as-
sied à l'ombre d'une roulotte ou sur
les marches du calvaire.

Sous la mer s'étend l'immense et
mouvante prairie des algues : le
goémon que le lourd radeau des
indigènes dispute inlassablement

depuis des siècles aux roches et aux
vagues. Lemordant suit toutes les
phases de la ruisselante fénaison. Il
s'émeut devant les lentes charrettes
qui l'emportent dans le soir.

Par la tempête, il est, sur la grève,
une angoisse parmi d'autres angois-
ses : un vaisseau vient de s'éventrer
sur un récif.

Lemordant assiste les sauveteurs ;
il soutient les femmes éperdues qui
suivent un cadavre...

IV

— « Dans ma solitude de Penmarc'h, m'a dit Lemordant, je ne travaillais pas que de mon métier de peintre... »

Il lit. Il apprend. Il médite. L'orphelin volontaire qui, à dix ans, sut, malgré les difficultés matérielles, trouver le temps et l'énergie de s'instruire, ne manque pas, devenu homme, de poursuivre des études qu'il n'a jamais abandonnées. Il



cherche perpétuellement à s'augmenter. Il entraîne pareillement son cerveau et son corps ; il se perfectionne dans sa vie comme dans son art.

Il lit les philosophes et il court sur la plage pour se donner du souffle.

Toutes les aspirations de l'humanité qui pense, qui peine, souffre, trouvent en lui leur écho. Peintre, certes, il l'est passionnément ; mais avant que d'être un peintre, il est *un homme*. Il accomplit sa tâche d'homme avec l'instrument qui lui fut par le destin dévolu : cultivateur, il eût labouré la terre, pêcheur, jeté

ses filets, avec la même ferveur. Demain il sera soldat. Il deviendra orateur quand ce même destin ne lui laissera plus d'autre moyen d'action.

Dans toute âme humaine, si nivelée, si déboisée, si mécanisée soit-elle, il y a, inaccessibles à notre connaissance, des contrées mystiques dont la carte reste encore à dresser.

C'est là, que fleurit le meilleur de nous-même.

D'indicibles effluves en montent qui nous font oublier, à de certaines minutes divines, les parfums de la terre et nous laissent, grisés, au

seuil même du vertige. De là monte aussi je ne sais quel chœur mystérieux que le fracas quotidien ne saurait complètement couvrir : chuchotements ou cris, instigations, balbutiements, ordres ou prières, il n'est personne d'entre nous qui ne percût, parfois, de troublants lambeaux de l'harmonie lointaine. Mais beaucoup prennent peur et s'enfuient aussitôt vers les endroits où l'on s'agite et où l'on braille, afin de ne l'entendre plus.

C'est pour l'entendre mieux que Lemordant s'en fut vivre sur le roc de Penmarc'h, dans le silence et dans la solitude.

Dans cet isolement orgueilleux et fécond il cherche avec humilité. Et voici qu'il découvre des lois qui lui paraissent devoir s'imposer à tout homme soucieux de sa dignité et de ses devoirs. Il trouve sa vérité morale en même temps que son esthétique.

L'Art ne saurait lui apparaître comme un amusement ou un commerce supérieur. C'est un moyen de s'élever et d'exprimer l'élan des âmes vers l'idéal, — « *un moyen de communion entre les hommes.* »

Il ne saurait désormais séparer son art de sa vie, ni ses actes de son idéal.

A l'âge où tant d'âmes troublées louvoient encore ou rêvassent à l'ancre, il a pris le large. Il sait où il veut mener son esquif et pourquoi il l'y mène. Et, chaque jour, en capitaine consciencieux, il fait le point.

Quelques coups cruels que lui portera le destin, dans la pauvreté, dans la souffrance, sous la mitraille, dans la nuit, rien ne fera partir de sa ligne le Breton idéaliste et têtue. Il ne se plaindra même pas. « *Pas de jérémiades*, écrira-t-il à un ami (1). *Soyons tout entiers à notre âpre besogne, et n'oublions pas que*

(1) Juin 1914.

les périodes de découragement sont du temps perdu. »

Il a reçu l'ordination qui fait de lui un des missionnaires de l'Idéal. Il est prêt, déjà, pour le martyre.

Il aime la vie et il aime les hommes. Il a, dans la belle acception chrétienne de ce mot, l'esprit de charité. C'est ainsi que, déchiré et révolté par les maux dont souffrent les populations bretonnes, il s'emploiera aussitôt à les combattre par les moyens qui s'offrent immédiatement à lui.

Avec un écrivain (1) autant que

(1) Emile Masson.

lui pauvre, fervent et courageux, il ne dédaigne pas de publier un journal, rédigé en langue bretonne et destiné au menu peuple : *BRUG*, — ce qui signifie *Bruyères*.

Ces fleurs de bonne volonté poussées sur l'âpre lande, puissent paysans et marins se plaire à les cueillir et à les respirer, et puisse le parfum généreux leur être de quelque réconfort !

Oui, je sais bien. Nombreux sont les Tolstoïsans qui allèrent, comme on disait alors, « vers le peuple » et se jetèrent en de pareilles brochures de haute propagande, rarement efficaces, hélas ! Mais celle-ci est d'une

qualité particulière qui publie des extraits des Maîtres, avec discernement choisis, et que Lemordant orne de ses meilleurs dessins dont quelques-uns appartiennent aujourd'hui au Musée du Luxembourg.

« *BRUG*, dit le prospectus qui entoure ces feuillets, *doit être lu à haute voix, en famille et aux camarades. Aider les paysans et les paysannes de Basse-Bretagne, à améliorer leur vie matérielle, à s'élever moralement et intellectuellement ; cela en s'adressant à eux dans leurs dialectes et sous les formes les plus pures d'art et de pensée, — telle est la tâche de Brug.* »

Noble tâche et noble dessein !
Mais de plus pathétiques moyens
d'action allaient bientôt s'offrir à
Jean-Julien Lemordant...

V

Or, « le succès » que Lemordant
ne cherchait pas vint à lui.

Les directeurs de l'Hôtel de l'Epée
à Quimper l'invitent à décorer la
salle à manger de cet hôtel.

Pourquoi pas ?

« La fonction de l'art est de se
mêler le plus intimement possible à
tous les actes de la vie, afin de les
ennoblir. Il importe qu'il y ait autour
des gestes quotidiens le plus de
beauté possible, et il importe que

cette reconfortante beauté ne soit pas réservée à quelques privilégiés de la fortune. » (1)

Lemordant sait bien que si les habitations des hommes étaient moins laides, moins grises, plus harmonieuses enfin, les âmes, par une manière de mimétisme mystérieux et fécond, prendraient les couleurs mêmes et la forme de cet idéal milieu ; il sait que dans les cathédrales la pensée s'élève avec les fûts gothiques et se colore aux feux mystiques des verrières.

Et si le peintre, passionné de son métier de peintre, s'enivre à l'idée

(1) Paroles de Lemordant.

d'enseigner des murailles, *l'homme*, dans le même temps, pressent, avec une pareille ivresse, qu'un moyen lui est donné d'avoir quelque influence sur le passant, de le forcer à sortir de son engourdissement intellectuel et moral, de le faire vibrer et penser.

Il travaille deux ans à cette décoration. Et c'est un hymne à la lumière, au vent, à la mer, un hymne à la force humaine dont il dit les labeurs et les joies en quatre larges fresques : *le vent, les scènes de Pardon, le goémon, le port.*



Alors que je n'avais pas encore rencontré Lemordant, il me fut donné de voir ces fresques à Quimper. Le tumulte d'émotions et de pensées qu'elles firent lever en moi sort de l'habituel domaine de la critique d'art.

Je me trouvais brusquement en face d'une œuvre puissante, saine, ardente, généreuse, qui me préparait à entendre la haute leçon de la nature et de la vie.

P

Ces fresques exposées au salon d'Automne obtinrent un succès considérable.

Lemordant, incertain de la valeur de son œuvre et habitué qu'il était à voir dans les Expositions ses envois placés à l'écart, dans de mauvais éclairages ou sur des escaliers, a la surprise de trouver son œuvre en bonne place. L'impression générale est profonde. Du jour au lendemain, justice est rendue au jeune maître. De longues études le consacrent (1). Le public vient à lui.

Mais ce n'est là qu'une reconfortante escale dans la rude traversée.

(1) François CRUCY : Un décorateur de murailles (*L'Art et les Artistes*, Octobre 1908), Louis VAUXCELLES. J.-J. Lemordant (*Art et Décoration*, Octobre 1907) etc...

Lemordant ne s'y complaît point. C'est plus loin qu'il veut aller. Et, pour être certain de demeurer profondément soi-même, par haine du plus facile, l'artiste, délaissant pour un temps la Bretagne, va demander à Paris de lui confirmer l'enseignement qu'il avait tiré du sol breton, des ciels purs et de la mer.

Il projette de fixer sur les murs d'une mairie parisienne le grand labeur des villes. Cette pensée le poursuit encore aujourd'hui. Il disait dernièrement (1) :

(1) à M. Pierre Hamp, le bel écrivain des *Métiers Blessés*.

« Si j'avais le bonheur de recouvrer la lumière et de reprendre les pinceaux, je voudrais décorer une maison du peuple ».

VI

Pour Lemordant, à Paris, comme là-bas, il y a l'Océan, — un Océan invisible celui-ci, dont une douloureuse tribu subit, sans les voir, depuis des siècles, les tragiques exigences, un Océan, autrement complexe et plus formidable peut-être, fait de misères, de vices, d'iniquités sociales, d'hérités redoutables et de maux endémiques. Comme l'autre, il a ses tempêtes, ses abîmes, ses lames de fond, ses cruautés et

ses traîtrises : il meurtrit les âmes et les corps et chavire les vies.

A Penmarc'h, l'adversaire du marin le peintre le voyait. A Paris, de l'invisible adversaire seules les manifestations sont visibles, et c'est ce monstre pourtant que l'artiste sent bien qu'il faut montrer aux hommes qui voudront devant ses toiles s'arrêter et songer.

Les berges de la Seine l'attirent. Pour fixer sur le mur, il choisit un des endroits où le labour fluvial est particulièrement intense, significatif, émouvant ; c'est là-bas, de l'autre côté du Pont d'Austerlitz.

« Sur le trimard » (1) les débardeurs, le torse nu, couplés comme des bœufs, la nuque ployée sous un invisible joug, tirent sur quelque bloc énorme, carré, stupide et méchant, ou soulèvent à bras tendus, une énorme ferme d'acier.

— « Ho ! Hisse ! » Et chacun des débardeurs n'est plus soi-même : Un

(1) On ne peut s'empêcher de rapprocher ce mot d'origine inconnue du mot bas-breton *tremen* qui signifie « aller douloureusement d'un lieu à un autre », tous deux pareillement expressifs de la peine des hommes comme en sont pareillement expressives les diverses manifestations picturales de la pensée de Lemordant.

tel qui est brun, Un tel qui se saoule,
ou Un tel qui rogne sur son tabac
pour soutenir une mère infirme :
ennobli, sacré, surhumain il apparaît
aux yeux de Lemordant une parcelle
symbolique de l'effort universel.

Des grues dressent leur bras et
Lemordant les anime. Les bielles et
les wagonnets vivent aussi et lui
parlent, dans le fracas des sifflets,
des sirènes, des moteurs et le ahan
des travailleurs.

Les cheminées fument ; les poi-
trines halètent. Des tuyaux déversent
dans le fleuve des déchets de com-
bustion ; par les pores des peaux
encrassées la sueur ruisselle.

Un remorqueur passe. Le vent

apporte des lambeaux d'*Angelus*
carillonnés à l'horizon, par Notre-
Dame.

Et cela a une beauté qui bouleverse
Lemordant, une beauté dont il
dégage les éléments essentiels afin
de nous en offrir la consolante
vision :

« Courage, les hommes ! Voyez
comme la lumière, la bonne lumière
pitoyable aux humains, colore ces
fumées, magnifie cette eau souillée,
baigne les torsos et fait sourire
jusqu'aux anguleuses façades usi-
nières... »

Et Lemordant nous entraîne à sa suite, le cœur brisé de tendresse et de compassion, de vénération et de pitié, — mais animés par un nouveau courage, réconfortés.



En regard du labeur il placera la misère des Villes, en regard de ses gloires, ses hontes.

Il a vu, au pied d'un mur d'hôpital ou de caserne, stationner un pauvre troupeau humain : *Les Déchus*. Les pieds dans la neige et grelottant sous la bise, ils attendent la précaire aumône d'une soupe. Dans leurs

yeux effarés on lit l'immense tristesse des irréparables défaites.

Et devant ces tristes déchets d'humanité le jeune homme vigoureux et sain s'émeut. Il ne les accable pas, il ne les juge pas ; il s'efforce de comprendre comment ils tombèrent en cette déchéance. Il trouve des excuses à leurs erreurs et se préoccupe, on le sent, d'en préserver ceux qui s'engagent à leur tour dans le même chemin misérable.

Ce n'est pas en vue d'un « effet », comme le firent tant d'exploiteurs de la misère, qu'il peint le mégotier falot, dont le dos rond semble porter

la rançon de nos plaisirs. S'il s'attache à noter les tares d'un visage d'alcoolique et la cachexie de son corps, c'est dans un dessein généreux de prophylaxie morale. Les fresques qu'il projette de peindre pour une Maison du Peuple, il voudrait qu'elles criassent à ce peuple dont tant de forces mauvaises écartèlent les corps : « Attention Prenez garde ! Ecoutez ma voix fraternelle que nul intérêt ne guide... Ne vous enlisez pas en d'effroyables marais ! » Images de propagande que ne dédaigne pas de fixer sur les murs un artiste soucieux de la mission de l'art ; garde-fous au bord du précipice, poteaux indicateurs sur la dangereuse route,

appel éperdu, enseignement et prière...

Ainsi les vieux maîtres du xv^e gravaient sur bois d'éloquents leçons. Comme les morts des danses macabres, « *Les Déchus* » de Lemordant proclament aux vivants le même impérieux conseil de bien vivre et de bien mourir : « *Tel je suis, tel tu seras...* »

Vous concevez qu'une telle œuvre ne s'élabore que lentement, péniblement, qu'elle nécessite des années de travail, de méditation et d'études. Lemordant ne se hâte point. Il est un mot de Blanqui qu'il aime à répéter : « Marchons à petits pas, mais marchons toujours ».

VII

Parallèlement à ce projet, d'autres projets le hantent.

、 Pour un hôtel particulier il peindra *Le Printemps, l'Eté et l'Automne*. Et cet amoureux de la vie ne conçoit d'autre moyen de symboliser les vivantes saisons qu'en faisant vivre, dans la lumière, de vivantes formes.

Des jeunes filles aux mains unies courent sur une prairie dans la juvénile grâce du levant ; sous de minces tuniques transparaissent

leurs beaux corps musclés et frais. Leurs pieds nus sont couverts de rosée. Elles rient. Une rivière coule... C'est le Printemps.

Des femmes nues dans l'éblouissante et chaude intensité d'une plage ensoleillée évoquent puissamment l'Été. Et dans un parc automnal voici des femmes encore, portant de lourdes corbeilles, et voici, levé à bout de bras par sa mère, un enfant nu, comme un fruit parmi les fruits...

Et ce sont aussi les fresques pour décorer le Syndicat des Armateurs de France : le parc aux huîtres vit et rêve sous un beau ciel sensible. Les détails disparaissent. Une lumière douce, comme attendrie,

environne des hommes et des femmes qui travaillent sans heurts.

Et c'est surtout le plafond du Théâtre de Rennes. (1)

Jamais, peut-être, jusqu'ici, le rare coloriste qu'est Lemordant n'avait fait chanter un tel hymne à la lumière et à la joie, flamber si magnifiquement l'allégresse des tons purs.

Partant d'une lande ensoleillée couverte de bruyères et de coqueli-

(1) Le musée du Luxembourg possède une des esquisses de ce plafond, dont M. Gustave Geffroy, de l'Académie Goncourt, donna le premier, une très belle description dans *l'Art et les Artistes* (février 1904).

cots, de genêts et d'ajoncs, les garçons et les filles de Bretagne, ceux de Plougastel-Daoulas, de Fouesnant, de Quimper, de Penmarc'h et de Pont-l'Abbé montent en dansant dans l'azur par un sentier à la fois merveilleux et véridique frayé par un grand peintre à travers les nuages de ces ciels marins dont tant de fins de journée donnent, là-bas, l'éblouissante fête. Laques, cuivre, or, les plus précieuses matières qu'il soit donné à l'homme d'imaginer s'y trouvent unies en une harmonieuse fusion...

L'on songe à Watteau, à un *Embarquement* frémissant et joyeux pour quelque chose de plus grand

encore que l'Île d'amour, un embarquement dansant pour le Pays de la lumière ineffable et de la joie sans mélange, dans le papillotement multicolore des costumes dont on oublie qu'ils sont bretons, devant leur somptuosité classique qui serait aussi bien vénitienne.

Et sur le rideau, brocard pourpre aux lourds plis chatoyants intensifié par les clartés d'une rampe idéale, plus que les couples du plafond significatifs de la joie de vivre, des gerbes d'enfants rieurs, sur ces plis, devaient descendre, jouer, se poursuivre, glisser, culbuter, dans toute la spontanéité enivrée de leur jeune force épandue.

VIII

Ainsi, de jour en jour, d'année en année, sans hâte mais sans faiblesse, l'artiste s'acheminait vers l'ouvrage capital auquel il s'était voué depuis qu'il tenait une brosse : « *La Mer et son Peuple* ».

En une immense fresque, sur des murailles, il veut en faire chanter toute la complexité grandiose.



Fils de marin, la mer domine les moindres souvenirs de sa petite enfance. Il ne cessa jamais de vivre en communion avec elle. Par ses yeux éblouis, par ses oreilles bourdonnantes, par tous les pores de sa chair que le hardi nageur livre chaque jour aux vagues, Elle est entrée en lui. Il l'a méditée, soufferte, aimée ; il a noté ses émois en d'innombrables dessins que le public ignore : les embruns les mouillèrent et la tempête, parfois, les dispersa. (1)

(1) La plupart sont aujourd'hui anéantis. Le 2 août 1914, quand il quitta Penmarc'h, le peintre prit tout juste le temps de donner un tour de clef à la cabane qui lui servait d'atelier

Il l'a vue, voilée de transparent azur, courir, vierge surprise, étoile du matin, dans la limpidité des aubes. Sous un ciel d'apocalypse, échelée, gorgone tragique, elle agite des draperies funèbres dont les récifs effilochent la traîne.

Par l'heure douce et la male heure, il a fixé son visage innombrable, noté le rythme des travaux maritimes, en des esquisses passionnées qui sont pareilles à de grands cris.

sur les rochers de Tall-Ifern, y abandonnant aquarelles, peintures et dessins.

L'hiver venu, la mer pénétrant par les ouvertures disjointes commençait l'œuvre de destruction que les rats devaient achever.

Des travailleurs de la mer, il sait toutes les attitudes, pénètre les plus fugaces pensées : il n'est pas une ride de leur front, pas une expression de leur face hâlée qui ne lui soit familière et leur âme transparaît au travers de chaque croquis qu'il fait d'eux.

Et ce ne fut qu'après de laborieuses années de recherche patiente, d'isolement volontaire et de méthodique fièvre, qu'il permit enfin à sa ferveur d'aborder cette *Fresque de la Mer*. Il y travaillait quand la guerre éclata.

Inachevée, elle témoigne magnifiquement de tout ce que l'art pouvait espérer d'un tel serviteur.

Elle reste le chef-d'œuvre du peintre, point culminant d'une incessante ascension.



En quatre grands panneaux largement brossés, sans déclamation, magnifiées et pourtant véritables, toutes les réalités de la vie maritime, celles d'hier et celles de demain, se mêlent à tout l'inconnu métaphysique. Comme l'a parfaitement écrit M. Gabriel Séailles, l'artiste a su, « dans la vérité des choses, mettre l'ardeur de l'esprit qui les contemple » et nous faire sentir « l'accord profond qu'établit entre le paysage et les

hommes l'action séculaire des mêmes forces ». (1).

De ceux qui sont morts et de ceux qui naîtront nous sentons la présence invisible autour des vivants dont Lemordant dresse les solides architectures, — frères sensibles et volontaires, semble-t-il, des rocs indéracinables parmi lesquels ils évoluent, soumis comme eux aux mêmes clémences et aux mêmes colères des éléments. Car, ici, comme dans la « décoration pour une Mairie Parisienne », c'est toujours le poème de l'effort des hommes, au sein de la nature, dans la détresse et dans la

(1). *Revue Bleue* : Gabriel SÉAILLES, De l'héroïsme.

joie, selon de mystérieux rapports et de mystérieuses harmonies, que le peintre s'emploie à nous rendre sensible.



Unis, disciplinés de corps et d'âme sous le fardeau collectif, « *Les Porteurs de Mât* » passent, de profil, célébrant les éternelles Panathénées du labeur.

Ils vont tranquilles, silencieux, sans inutile geste, et calmes, si magnifiquement calmes dans la splendeur d'une belle journée. Enfermés en leurs « cirés » comme en de multicolores cuirasses, les Gens-de-mer,

grands et simples, font leur office et trouvent, sans la chercher, la paix de l'âme et la beauté du corps, dans l'harmonieux accomplissement de la tâche imposée.

Quand le ciel s'obscurcit, que déjà s'abattent sur la grève des lames haineuses, « *Les pêcheurs qui tirent sur un câble* », s'ils se hâtent à cause de l'imminente tempête, n'en demeurent pas moins maîtres de leurs muscles et de leurs pensées.

L'effroi glisse sur eux comme la vague sur le roc ; le malheur les trouve aussi simples et aussi grands, toujours debout.

Et ce sont les « *Scènes de Naufrage* » empreintes d'une telle séré-

nité puissante qu'il faudrait être aussi grand que Lemordant pour parvenir à les transposer verbalement.



... Un navire vient d'être brutalement drossé sur les récifs.

Les bras raidis des rescapés enserrèrent les nuques solides des sauveteurs. Des muscles tendus. Des corps abandonnés et des corps crispés. On emporte un cadavre sur un pavois improvisé : du corps blafard semble rayonner une lumière surnaturelle qui spiritualise le drame brutal.

Du groupe pantelant des femmes nul cri ne s'échappe. Sous le capuchon de deuil, la douleur ne déforme pas les traits augustes des visages.

Le poids de la Fatalité courbe à peine un peu plus les porteurs funèbres. Et, devant eux, il faut bien songer aux Esclaves que sculpta Michel Ange, encore que soient invisibles les chaînes qui les rivent à de cruelles épreuves.

Terrassés par la fatigue, ils vont, tout à l'heure, tomber dans le sommeil comme dans un trou ; demain ils reprendront leur tâche... De malheur en malheur, de joie en joie, leur vie s'écoulera ; et quand ceux-là ne fouleront plus la grève de leur

pas volontaire, d'autres viendront qui connaîtront les mêmes joies et les mêmes malheurs.

... La tempête s'est apaisée. Inconsciente, la mer s'étire dans le soir tiède et doux. Le flot s'étale en chantant sur le sable lisse. La vie de la côte recommence, comme si, la veille, nul drame ne s'était passé. Les marins retournent à la cale. Pour le quotidien labeur ils arment à nouveau les fragiles barques. L'effort semble facile et l'avenir léger.

Et voici, dans le poudroissement lumineux des soleils couchants « *Les*

Pêcheurs étendant leurs filets ».

Ils font selon d'immuables rites les gestes séculaires et leurs rudes mains manient les fines résilles d'azur.

Il flotte autour d'eux une splendeur calme.

On songe aux compagnons d'Ulysse, aux beaux soirs classiques épanchus sur la mer violette... Jésus pourrait venir au milieu de ces hommes si pareils à leurs frères de l'Evangile. S'il leur parlait, ils laisseraient là leurs filets : ils le suivraient comme le suivirent jadis Simon, Jacques et Jean.



Tout cela, tout cela que je dis si mal et que j'ai si profondément senti, ce sont quelques-unes des pensées qui me bouleversèrent ce jour que je vis, dans l'atelier du peintre, les esquisses de la fresque inachevée.

La lumière d'une clémente journée d'hiver tombait des hautes verrières. Ce fut une émouvante et grave fête.

...Lemordant était étendu sur sa chaise longue. Toute sa pensée m'apparaissait dans sa magnifique puissance, tandis que les bleus, les jaunes, les rouges, toute la splendeur des tons purs éparse sur les toiles vibrat autour de nous, dans un silence frémissant.

Je ne parlais pas, jeté hors de moi-même, saisi par cette fièvre grisante qui s'émane des véritables chefs-d'œuvre dont il semble qu'ils ont toujours existé et qu'ils existeront toujours. Le frisson qui ne trompe pas me secouait tout entier.

Lemordant entendait mon silence.

Et, sur les murs de la geôle où la cécité l'enferma, l'aveugle continuait de peindre en rêve l'immense fresque inachevée...

IX

Nous voici donc, en présence d'un long effort artistique tragiquement interrompu.

L'œuvre picturale de Lemordant nous apparaît dévouée à un même idéal, à celui-là auquel peintre, soldat, puis martyr, puis apôtre, il a jadis, sur la lande de Penmarc'h, à toutjamais, dévoué son âme et son corps.

— Par le moyen de vos œuvres, Jean-Julien Lemordant, nos âmes

communient avec la vôtre, soulevées par un même amour de la nature et des hommes, une même fervente admiration devant le travail et l'effort — et, ce qui est mieux, par un même ferme propos d'être meilleur, de remplir dignement nos devoirs d'homme, de contribuer, dans la mesure de nos forces et de nos dons, à l'avènement de plus d'intelligence de plus de justice, de plus d'amour et, partant, de plus de bonheur.

Elles nous aident à mettre l'homme à son plan dans la nature, à sentir sa faiblesse dans le moment que l'on sent sa grandeur, à considérer toute vie, par delà les fins immédiates et

par soi-même dérisoires, comme un moment de l'éternel effort humain.

Que vous fixiez la grande lutte des hommes contre la Mer ou que vous fixiez le labeur de Paris, c'est la lutte de l'esprit contre la matière que vous évoquez. Et, la mêlant à l'âme universelle, vous incitez notre âme au sacrifice, au travail et à l'amour, — vous lui révélez son message.

A vos toiles, Maeterlinck pourrait appliquer les pages qu'il écrivit à propos de certains paysages : « Voici de quoi cueillir des souvenirs qui sou-tiendraient nos âmes jusqu'au tom-beau ! Voici de quoi fournir à des

milliers de cœurs le suprême aliment de la vie !...

Au fond, lorsqu'on y songe, tout ce qu'il y a de meilleur en nous-même, tout ce qu'il y a de pur, d'heureux et de limpide dans notre intelligence et dans nos sentiments, prend sa source en quelques beaux spectacles.

Plus nous voyons de belles choses, plus nous devenons aptes à en faire de bonnes ».

Et c'est cela, précisément, qui fait la grandeur et la nécessité de l'art où, tant d'artistes, désorientés, brûlant ce que, la veille, ils avaient adoré, ne voient plus aujourd'hui qu'un inutile jeu.

*« Mon devoir était
d'être là ! »*

(J.-J. LEMORDANT).

II. — Le Soldat



I



EST à Penmarc'h que
Lemordant apprît la mobi-
lisation.

J'imagine que, tout d'abord, une écrasante tristesse dut s'abattre sur lui. La Guerre ! Se pouvait-il qu'elle fût encore possible ! Les hommes, qu'il croyait en marche, étaient donc demeurés immobiles tandis qu'il forçait les étapes !

Lemordant discipline l'émeute intérieure. Dans les plus hautes régions de son âme se tient un grave concile.

Et bientôt, le devoir lui apparaît, inéluctable et précis, sans discussion possible.

Le Monstre, une fois encore, est sorti de la vieille caverne. Il faut donc à la Force résister par la Force. Puisqu'il le faut, il mettra le meurtre au service de son idéal. Il deviendra un ouvrier d'horreur et de sang, hélas ! puisqu'il le faut. Mais acculé à l'inévitable s'il consent à s'arroger le droit monstrueux de supprimer des vies humaines, ce n'est qu'en s'obligeant dans le même

temps à l'oblation totale de la sienne. Il s'en fait à soi-même le solennel serment.

Puis, comme il n'est pas l'homme des vaines lamentations ni des inutiles diatribes, et que, chez lui, l'action suit immédiatement la pensée, il brise tout ce qui le retient à l'arrière.

Quelques jours plus tard, cet artiste sera au front, versé, sur sa demande forcenée, dans un régiment de choc.

C'est par des actes qu'il va, dès lors, exprimer sa conception de la beauté.



Aux voix qui l'appellent il répond « présent », les talons joints, le torse bombé, les jambes minces, solide et souple. Il est magnifiquement prêt, celui-là dont toute la vie jusqu'alors ne fut qu'une longue veillée d'armes. De même qu'il avait aguerri son âme il avait pareillement aguerri un corps dont il a le respect et le juste orgueil. Les petits gars de Penmarc'h me l'ont bien dit, admiratifs : « Il courait sur la plage et son grand chien blanc courait près de lui... Il n'était jamais essoufflé... Il nageait longtemps... Parti de la jetée, il doublait les récifs et s'allait rhabiller dans l'anse de Pors-Carn... »

Une âme forte dans un corps d'athlète, voici ce qu'il offre à son pays, avec un enthousiasme fervent.



Quand je ferme les yeux, vibrante et pure, translucide comme celle d'un vitrail symbolique, la grande figure du Fantassin surgit en ma nuit et l'illumine.

Le pantalon rouge, la capote bleue vibrent sur l'outremer du ciel, — et, derrière la verrière historiée, je sais qu'il y a toute la France. Il y a nos arbres, nos maisons, nos fu-

mées et le passé glorieux et l'avenir généreux, tout ce que va défendre la Nation armée. Les hommes que peignit Lemordant vont vers les gares ; leurs femmes ne les retiennent pas ; les enfants regardent en silence.

Il est là, debout, dans un paysage du Nord, lavé, rasé, le sac au dos et l'arme au pied, en bel arroi, au seuil du sacrifice, portant en soi toutes les vertus de sa race, si simple et si grand, — le dixième preux. Il rit et pourtant son âme est recueillie.

Et il a la carrure et les traits de Jean-Julien.

Le régiment de Lemordant (1) est en ligne. Pour la première fois, l'idéaliste, le peintre du travail et de la joie, est mis en face des réalités de la guerre, par un clair matin d'été.

...« Cette journée qui devait se terminer dans le sang, dans le meurtre et dans le rougeoiement des incendies débute par l'allégresse d'une aube radieuse. Le soleil éclairait une campagne fertile, doucement ondulée, où tout respirait encore la sérénité des labeurs de la paix. La Sambre coulait limpide entre des contreforts noyés dans une brume

(1) Le 41^e d'infanterie, composé en grande partie de Bretons.

violette, et deçà delà des blés liés en gerbes érigeaient leur note d'or clair sur le ton neutre des chaumes.

Mais la fureur des hommes troubla cette quiétude, et bientôt les premiers obus vinrent souiller de leur fumée noire la splendeur immaculée du ciel.

Le soir venu, le feu dévorait des forêts entières, et tous les villages au-delà de la Sambre.

Allongés sur le sol, nous regardions, les dents serrées et la rage au cœur, cette première image de la guerre ». (1)



(1) Extrait des conférences de Lemordant en Amérique.

Et, ce sont les premières défaites, l'immense piétinement victorieux de l'envahisseur, le Nord en feu, les campagnes dévastées, l'exode effaré des villes, des bourgs et des villages, les plus rudes âmes transies, les corps épuisés, l'ordre de retraite générale...

Dans le douloureux désarroi, Lemordant garde sa lucidité, son énergie et sa foi. Cité à l'ordre de l'armée pour son « admirable conduite au cours de la retraite de Charleroi », il est de ceux qui regroupent les fractions dispersées et couvrent la retraite. Il se révèle un chef.

Blessé pour la première fois il demeure à son rang. A son rang, il chemine dans la grande misère.

Mais, déjà, est douloureux et moins docile le corps souple et musclé qui, la veille, avançait les désirs d'une volonté fougueuse. Celle-ci le mènera pourtant encore dans l'Artois, sur l'Yser, en Champagne, sous Arras, à Craonne, sur la Marne.

Par une aube blafarde, à la corne d'un bois, le soldat s'éveille. L'âme au coup de sifflet se dresse, mais le corps demeure à terre. Il faudra qu'on l'aide à se mettre debout.

Il marche pourtant.

Personne d'autre que lui ne sait quels dialogues s'engagent entre la chair affaiblie et l'esprit toujours prompt, dans tel fossé rempli d'eau,

dans tel champ détrempe, sur telle longue, si longue route crayeuse que suit entre des cadavres la colonne hagarde — débats stoïciens dont l'esprit toujours aura le dernier mot.

Blessé de nouveau, on le transporte à l'ambulance. Il s'en évade. Il se hissera dans une voiture de hasard pour *rejoindre* et reprendre sa place au feu.

Il va, pendant des semaines, d'affaire en affaire, de blessuré en blessure ; et son corps, de semaine en semaine, devient plus pesant, qu'il porte maintenant comme une croix. La Douleur demeurera jusqu'à la fin son camarade de combat.

Ses compagnons l'admirent, s'éton-

nant qu'il puisse encore résister, car ils ignoraient par quel sévère noviciat, dans sa solitude, Jean-Julien Lemordant s'était préparé à vivre splendidement cette geste sur-humaine. Ils ignorent qu'hier, à Penmarc'h, il lisait Epictète, Socrate, Marc-Aurèle. Sur la lande bretonne il marchait au milieu d'un peuple de héros : ils le soutiennent aujourd'hui et le réconfortent.

Quand il souffrait trop, qu'il était tout près de défaillir, au bord même de l'abattement, j'imagine qu'il voyait, dans un jardin planté d'oliviers, Celui, qui, l'heure venue, se releva pour aller au-devant de son destin.



Il est nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

— Vous étiez né pour être militaire, lui dit-on.

Et Lemordant songe :

« Militaire, de *militare*, combattre. »

Il lui semble que tel est, en effet le but de toute noble vie.



Les reins meurtris, il ne consent point à quitter son poste.

— « Celui qui a pour fonction d'envoyer des hommes à la mort doit y aller avec eux. »

Et il dit encore :

« *Mon devoir était d'être là...* »

« *Je me suis battu sans haine.* »

« *A ma place une brute eût commis des crimes. J'ai pu en empêcher quelques-uns.* »

« *On peut demeurer humain dans la démence hideuse de la tuerie, dans la gueule de la Bête enfoncer de la raison, de la pitié...* »

Il se découvre et apprend à ses hommes à se découvrir devant un adversaire héroïque demeuré seul contre cinquante.

Or, un matin, dans un ciel brumeux, un triste soleil s'est levé.

C'est dans le Nord, en septembre, du côté de Monchy-le-Preux.



« OFFICIER D'UNE ARDENTE
« BRAVOURE ET D'UN DÉVOUE-
« MENT ABSOLU, PASSÉ SUR SA
« DEMANDE, D'UN CORPS TER-
« RITORIAL DANS UN RÉGI-
« MENT ACTIF. GRIÈVEMENT
« BLESSÉ AU COURS D'UNE
« CHARGE A LA BAIONNETTE,
« A CONSERVÉ LE COMMANDE-
« MENT ET CONTINUÉ DE DIRI-
« GER LE COMBAT JUSQU'A CE

« QU'IL TOMBE, ATTEINT D'UNE
 « AUTRE BLESSURE TRÈS GRA-
 « VE.
 « CÉCITÉ ». (1)

...Il était parti en pleine nuit avec son régiment.

Il rampe avec ses hommes dans les betteraves, se glisse par les trous d'une haie, emporte une tranchée ennemie.

L'épaule droite brisée, la main gauche trouée, il continue de com-

(1) Autre citation de J.-J. Lemordant à l'ordre de l'Armée.

battre. Comme il escalade un talus, une balle tirée à bout portant lui traverse le genou droit.

...Il y a, dans le Midi clément, dans la fête de la lumière et des fleurs, il y a des hôpitaux, Lemordant, qui vous attendent ; des mains sont toutes prêtes pour panser ce corps douloureux qui se traîne. Votre sang coule par quatre blessures : votre tâche de soldat est faite. Vos « hommes » eux-mêmes vous pressent de vous laisser évacuer...

L'officier sent le danger qui de toutes parts menace la poignée d'hommes dont il a charge. Une con-

tre attaque allemande va se déclencher d'une minute à l'autre. Il reste.

Afin de demeurer debout encore, il assujettit, en guise d'attelles, un fourreau de baïonnette à la jambe qui flanche. Et, lucide, maître de sa chair et de sa pensée, il « continue de diriger le combat. »

La houle allemande vient se briser contre un feu de salve. Les Bretons bondissent à leur tour hors de la tranchée.

Un bras passé au cou d'un de ses hommes, Lemordant les devance. Il a saisi à la gorge un lieutenant allemand.

Et, brusquement, soudain, il s'effondre.

Une balle vient de l'atteindre au-dessus de l'œil droit broyant la table frontale.

— « Il me sembla que ma tête éclatait et que ma cervelle coulait... »



Quarante-huit heures, il reste là, dans le coma, sous la pluie.

Il reprend conscience, il se souvient.

— « Comme il fait sombre... »

Il perçoit des gémissements. Il croit reconnaître la voix d'un de ses hommes.

« Il en a dans les reins », le pauvre petit, et il souffre.

Le chef le réconforte.

— « ...Mais, dis-moi, mon ami, comme la nuit est longue.

— « La nuit ? Mais il fait grand jour, mon lieutenant »...

Il avait tout prévu, tout accepté : la mort, les mutilations les plus atroces, mais cela ! Cela...

— « Grand jour » !



Le cinquième jour, son corps est ramassé par l'ennemi.

On le traîne d'ambulance en ambulance.

L'Allemagne, la Bavière, le Wurtemberg...

Il subit cinq fois l'opération du trépan. Il tente à plusieurs reprises de s'évader, — et c'est la forteresse et le camp de représailles...

Son âme ne fut jamais prisonnière.

Il est évacué en Suisse comme grand blessé, puis rapatrié.



Au moment où le train va franchir la frontière, l'aveugle soulevé par un grand élan de foi patriotique, se fait porter dans le couloir du wagon.

Le front appuyé aux vitres, il demeure là, tous ses muscles bandés pour percer l'épaisse brume qui l'en-

ture. L'amour et la volonté vont
faire un miracle : il va voir.

Hélas !

Il s'évanouit.

II

Il a confessé sa foi. Il a milité
pour elle dans sa vie comme dans
son œuvre.

Il en est à présent le martyr, —
martyr encore avide de souffrance.

Cruellement diminué, « semblable
à un homme qui serait enfermé dans
une sépulture où il aurait mouve-
ment et vie », (1) virtuellement mort,
il s'oblige à se survivre.

(1) Paroles de Léonard de Vinci, citées par
M. Gabriel Séailles.

Car la grande voix qui, toujours le guida, de nouveau, retentit dans la nuit où le voici gisant, comme jadis elle retentissait, dans la lumière étincelante de Penmarc'h :

— « Avec tant de héros de ces sanglantes années, tu es entré vivant dans la gloire. Demeures-en digne jusqu'à ton dernier souffle.

Aveugle et meurtri, tu n'as pas achevé ta tâche. La mort, seule, peut te relever de tes vœux. Ce serait faiblesse que de la souhaiter, — et trahison. Ne laisse pas se terrer l'animal blessé. Tu peux encore *agir*.

Debout ! La parole te reste et aussi l'exemple que tes actes offriront.

Dédaigneux de toute souffrance et de toute angoisse physique et morale dont tu ne permettras même pas qu'elle s'exprime, tu t'en iras de par le monde semer le bon grain, pèlerin d'Idéal.

Et si tu meurs sur la route ?...

Tu n'en vivras qu'avec plus de force, dans la mémoire de ceux qui t'auront vu et entendu, comme un inoubliable et réconfortant symbole »...

Et Lemordant, une fois encore, se relève.

... « Ah ! il me semblait impossible de quitter ce monde avant d'avoir accompli tout ce dont je me sentais chargé. Et ainsi je prolongai cette misérable vie... »

BEETHOVEN
(testament d'Heiligenstadt).

III. — L'Orateur



AMÉRIQUE avait cité ce héros « à l'ordre de l'humanité ».

L'Université de Yale qui est avec celle d'Harvard le plus grand centre d'enseignement supérieur aux Etats-Unis choisit Lemordant parmi les citoyens de tous les pays du monde pour lui décerner le prix Howland.

Elle le lui décerne en ces termes :

« PEINTRE DE LA BRETAGNE,
INTERPRÈTE DE SA PROVINCE,
L'ŒUVRE DÉCORATIVE DE J. J.
LEMORDANT, EMPREINTE D'UN
CARACTÈRE DE HAUT IDÉALIS-
ME EST UN HYMNE A LA VIE, A
LA JOIE, A LA LUMIÈRE. »

« SOLDAT DE FRANCE, VO-
LONTAIRE POUR LES PREMIÈ-
RES LIGNES, GRIÈVEMENT
BLESSÉ, PRISONNIER, AVEU-
GLE, POURTANT PLEIN D'ES-
POIR ET DE COURAGE, L'ESPRIT
SEREIN, L'ÂME INDOMPTABLE,
SOURCE D'INSPIRATION POUR
SON PAYS ET LE NOTRE. »

Elle invite le héros à venir rece-
voir lui-même le précieux hommage.



Les médecins, nettement, s'y oppo-
sent. Un tel voyage, de telles fatigues
compromettraient gravement tout
espoir de guérison.

Aussi bien, le blessé, ne saurait
trouver la force nécessaire ; la chair
se rebellera contre la volonté.

Ses amis le supplient de surseoir.
Lemordant à tous impose silence.

« Il n'a jamais accepté les sollici-
tudes qui empiètent sur sa liberté.
Sa volonté est une force que rien ne

plie. Il prend le commandement et on obéit. » (1)

La France, ignorée ou méconnue, a besoin de missionnaire outre Océan. Il lui semble qu'il saura dire ce qu'il faut dire.

Il part.



Dès son arrivée, il apparaît aux Américains comme le « missionnaire de l'idéalisme », comme l'incarnation même de la France, éprise de justice, d'amour et de beauté, « éveil-

(1) Gabriel Séailles, *loc. cit*

leur d'âmes, entraîneur de consciences, annonciateur des temps nouveaux ». (1)

Que ce soit à Yale, à Pittsburg, à Providence ou à New-York, dans la grande salle de l'Université, dans une salle de club ou sur la scène du Carnegie music-hall, toute l'assistance est debout, spontanément, quand il paraît.

Il parle et l'auditoire est secoué, bouleversé, dressé, ravi à l'emprise de la vie matérielle.

Les Américains se préparaient à tendre des mains compatissantes vers

(1) Presse Américaine, *passim*.

ce Français au corps brisé, aux yeux privés de lumière.

Il les arrache à ces vaines pitiés.



A l'issue d'une de ces conférences, voici ce qu'Edith Morgan écrit à l'éditeur de *l'Evening Post* de New-York :

« Voir Lemordant et l'écouter est une épreuve d'une immense portée spirituelle.

Ceux qui entendirent les oracles antiques doivent avoir éprouvé une angoisse sacrée analogue à celle qu'il inspire.

Son corps blessé domine tout ce qui l'entoure, telle une statue mutilée de la Grèce ancienne.

Il était assis à une longue table au milieu de peintres et de sculpteurs réunis en son honneur.

Il faisait à peine un geste, même quand il prenait la parole, mais demeurait dans une immobilité tendue, les mains étroitement nouées. La violente contraction des doigts en faisait pâlir les articulations fortes.

Une fois ou deux, il se prit la tête dans les mains, torturé par la crainte que les mots ne lui fissent défaut pour exprimer les émotions auxquelles il était en proie.

A ceux qui l'écoutaient, il apparut comme la force morale, militante et triomphante ».



Que dit la belle voix musicale, frémissante et grave ?

Elle dit la foi en l'idéal ; elle dit que *« toute vie sacrifiée à l'idée n'est pas sacrifiée, que seule est noble une vie qui s'y consacre. »* L'orateur, s'il parle de la guerre, c'est pour en tirer la leçon morale et proclamer les devoirs qu'imposent désormais aux vivants l'oblation consentie de tant de jeunes vies.

Il dit le noble pourquoi de cette oblation dépassant encore la cause nationale : *« Des hommes libres, dans une France libre, pour une humanité meilleure. »*

Il aborde déjà les graves problèmes de la Paix.

« La Paix ne démobilise pas les âmes. Il est d'autres victoires à gagner, les quotidiennes victoires sur soi-même. »



« Haussons le débat : qu'en chacun de nous, tout d'abord,

*s'accomplissent de nécessaires
révolutions. »*



*« Tout progrès matériel est vain
qui ne s'accompagne parallèlement
d'un progrès intellectuel et moral. »*



Et, toujours, il entraîne ses auditeurs en des régions singulièrement élevées. Sa parole dépouille les âmes du lourd vêtement charnel et les fait voguer dans l'ineffable éther de la beauté morale et de la pure pensée. Comme les danseurs éblouis

du plafond de Rennes, nous montons dans la lumière, vers le domaine de la sublime sérénité et de la suprême joie où l'on n'accède que par le chemin de la souffrance et du sacrifice...

Et les égoïsmes et les lâchetés et les haines, toutes les bêtes immondes se taisent, accroupies et mâtées, tandis que vibre la lyre d'Orphée.



Quand j'elis les journaux américains qui tentent de fixer l'émotion des auditeurs et de l'analyser, je trouve les mêmes mots qui me viennent quand je tente d'analyser la mienne.

« La pensée de Lemordant plonge au fond de votre cœur, remue votre conscience ; elle vous pousse à des actions plus hautes, elle vous donne la foi. Après avoir défailli et tâtonné dans les ténèbres voici qu'un sentiment nouveau, doux et puissant, vous élève vers la lumière. » (1)

Oui, un sentiment nouveau, doux et puissant, tel est bien, Lemordant, celui qui m'anime quand je courbe la tête sous la bénédiction de votre parole.

Il est mon frère cet Henry Mac Bride qui écrit :

(1) Article du *Victory* de New-York.

« La ferveur que Lemordant communique est si nouvelle, que quelques-uns d'entre nous, dans la mesure où ils en sont pénétrés, tremblent de honte devant ces professions de foi qu'ils savent n'avoir pas la force de mettre en pratique. »

Et aussi cet autre qui pour avoir vu et entendu Lemordant sent « une nouvelle confiance dans la vie » naître en lui. Cet inoubliable souvenir lui apporte de nouvelles raisons de vivre. Il le soutient.

Et un vers de Lowell hante son esprit :

« Le grand homme calme qui fait le dur labeur du monde. » (1)

Un professeur de français de Pittsburg sort bouleversé de la salle de conférence. Il lui faut, à lui aussi, crier sa gratitude pour tout ce qu'il reçut.

« Désormais, écrit-il à l'orateur, je me vouerai à ma tâche de toutes les forces de mon être. Elle a pris une signification nouvelle grâce à vous et j'ai puisé, à vous entendre, de plus grandes forces...

Au commencement de chaque classe j'évoquerai la grande vision que vous m'avez fait voir... »

(1) Lettre de M. Stewart Paton, avocat.

A Pittsburg encore, cité d'usines, d'ardente et dure vie, imperméable, affirme-t-on, à tout idéalisme, un journaliste insiste pour voir Lemordant. Sachant sa propre faiblesse, il vient vers cette force, vers ce « grand frère puissant » pour lui répéter ce que spontanément la veille il lui avait écrit :

« Pittsburg est peut-être la cité la plus commerciale des Etats-Unis d'Amérique, mais il est en elle quelques âmes simples et nobles que votre visite anima d'un courage plus grand. Vous leur fûtes un rayon de soleil dans un cellier obscur...

Que la beauté de l'Infini soit avec vous et vous rende la vision ! Sinon puisse l'Infini vous garder cette puissance de la parole et de l'être afin qu'elle suscite dans le monde entier le grand effort qu'elle suscita en moi. »

Humblement vôtre
George Keppel Thomas, Reporter.

L'astronome Brashear reste éveillé toute la nuit. Il médite sur l'homme et sur l'œuvre.

Edwin Blashfield écrit :

« Mes pensées m'apparaissent si vides de sens et si pauvres, devant tant de souffrance et tant de cou-

rage !... C'est comme si un envoyé céleste était venu cette nuit-là porteur d'un message sacré. »

Les enfants des écoles entourent Lemordant. Il leur parle. Et l'impression est si profonde que les maîtres décident de réunir chaque année leurs élèves, à la date anniversaire de la venue du noble messager, « *pour parler de la France* ».

La Princesse Pierre Troubetskoy voit en lui « *le nouveau Prométhée qui donne à son esprit une vision nouvelle, à son âme une nouvelle lumière et qui donnera cette lumière*

de l'âme, cette vision de l'esprit à des milliers d'hommes. »



A tous ces témoignages que je pourrais multiplier, je veux joindre seulement celui-ci que je tiens de Jacques Copeau.

Le directeur du Théâtre du Vieux Colombier était venu en Amérique avec sa Compagnie, — et Corneille, Molière, Beaumarchais, Musset avaient débarqué avec lui.

Mais, trahi par certains, mal compris par d'autres, accablé de difficultés matérielles, l'artiste était triste et las. Lemordant arrive à New-York.

En dépit de ses souffrances et malgré qu'il soit épuisé de fatigue, il se fait porter au théâtre, afin de proclamer par sa présence la haute estime en laquelle il tient son compatriote et combien il admire l'ardente probité de sa pensée et de son art.

Copeau, ce soir-là, donnait *Le Mariage de Figaro*.

Le grand blessé demeure jusqu'à la fin du spectacle. Il trouve la force d'écouter et d'applaudir.

L'héroïsme et la douleur soumise s'unissant à la fantaisie gracieuse qui sur le théâtre, rit, étincelle et bondit, n'était-ce point là pour les Américains une émouvante figure du

génie même d'une race qui veut de folles capucines et de la vigne et des ravenelles aux façades solides de ses maisons des champs, pensives et graves à l'ombre du vieil arbre plein d'oiseaux ?

Copeau cause avec Lemordant. Et aussitôt il se sent soulevé, réconforté. Une fois encore, en cette âme, le bienfaisant miracle se produit : la flamme brûle droite et haute, ranimée qu'elle fût à l'approche du grand flambeau.

« Lumière », « flambeau »... Toujours, ces mots reviennent sous la plume en même temps que de

grandes images classiques surgissent en la mémoire.

Mais c'est Œdipe, ici, qui guide Antigone.

Et nous le suivons, sentant bien qu'il est un guide sûr celui-là qui regarde le monde et la vie avec les yeux de l'âme.



« Il nous faut sortir de nous-même pour devenir une chose plus grande ; pour aboutir à une vie éternelle qui sera nôtre et pourtant qui ne sera pas notre vie. »

WELLS, *Les Amis passionnés.*

IV. — Et maintenant...



I



LATELIER est vaste et mal clos, impossible à chauffer, où Lemordant épuisé par l'effort qu'il venait de s'imposer, tenaillé par de multiples souffrances, demeurera tout l'hiver, malgré l'affec- tueuse insistance de ses amis. Il va péniblement du lit à la chaise longue ; des couvertures protègent mal du froid son immobilité doulou- reuse.

Mais, dans cet atelier, tout un

clair passé d'effort joyeux et de ferveur créatrice environne sa souffrance ; de pathétiques « souvenirs » l'assistent. Il ne le quittera que pour aller subir à l'hôpital de nouvelles interventions chirurgicales.

Un soir, pourtant, il exigera qu'on le porte à la Fédération des Artistes Mobilisés dont on l'avait prié de présider la première réunion. Tous ceux qui assistèrent à cette séance n'ont pas oublié comment sa parole faisant taire le tumulte des intérêts particuliers libéra pour un temps de purs essors.



Or, sur la chaise longue où, pendant des mois, le retiendront encore ses misères physiques, Lemordant continuait de combattre :

« Privé de la joie de peindre, a-t-il écrit à un ami, j'ai travaillé dans la lourde solitude de mon atelier pour m'ouvrir des voies nouvelles et me créer un autre moyen d'exprimer mes sentiments et mes idées. »

La lutte est quotidienne, âpre, désespérée. L'insomnie la prolonge au-delà des forces humaines. Parfois, l'aveugle se souvient du peintre éperdu, « enivré de lumière » qui, l'été, courait sur les grèves bre-

tonnes, « la tête dans le vent, les pieds nus dans le sable chaud ». Et devant de telles évocations, parfois, il sent « son cœur se rompre et sa raison chanceler. »

Il ne parle jamais de ses souffrances. Il parvient à nous les faire oublier.

Une seule fois, je crus deviner que son courage vacillait et qu'il était près de sombrer dans la détresse. C'était par une belle après-midi, tendre et pleine d'un bruissement d'allégresse. Le soleil chauffait la verrière au-dessus de nos têtes. La branche d'un arbre dans la cour

battait les vitres de ses feuilles nouvelles, au rythme d'un vent qui était doux.

Des oiseaux chantaient.

Mais devant que j'eusse compris, Lemordant s'était déjà ressaisi.

Je l'entendis parler gaiement de la belle journée.

Peu à peu, par un labeur opiniâtre et fervent, méditant et dictant, il parvient à se rendre maître du verbe comme il le fut de la couleur, animé par une perpétuelle impatience du mieux, par un élan continu vers la perfection.

L'oreille tendue vers la grande

rumeur de l'humanité au lendemain de la guerre, il suit attentivement toutes les manifestations de la pensée moderne. Il perçoit la montée du flot matérialiste qui, rompant toute digue, menace de submerger tout ce qui fut son réconfort et son but ; mais il entend aussi les cris de révolte et d'espoir et le ahan des hommes de bonne volonté. Sa pensée semble avoir la prescience des événements les plus lointains ; elle va vers ceux qui, d'un marteau fervent, assemblent les planches de l'Arche.

Il espère en l'avènement d'un ordre social basé sur le service d'un idéal supérieur qui pourra seul tirer

le monde du chaos où il se débat encore. Il dévoue toutes ses forces à cet espoir. Il se sent l'une des cellules du Voyageur en marche.

Déjà, dans sa nuit lumineuse et bruissante, prophétique, scintille l'étoile dont il sait qu'elle luira pour tous les hommes quand ils en seront dignes, quand ils voudront, enfin, purifier leur esprit et leur cœur, comprendre que nulle vie, nul instant n'a de sens séparé de la chaîne des vies et de la chaîne des instants, et s'éprendre d'une même passion pour un perfectionnement collectif.



Oh ! ces fins de journée de l'hiver 1920 où j'écoutais Lemordant célébrer l'office de l'Idéal...

Je venais à lui souillé de toutes les petites choses de la vie ordinaire, saturé de bruits vains, d'images vaines. Il parlait. Et, le cœur battant, je baignais mon angoisse dans la clarté sereine.

Parfois une douleur trop violente l'obligeait à s'interrompre ; mais bientôt, la voix à peine changée, il reprenait sa pensée au point où il l'avait laissée. Elle me paraissait dès lors plus lumineuse et plus efficace.

La nuit insensiblement envahissait

l'atelier. Les études posées le long des parois s'éteignaient l'une après l'autre. Dans l'ombre ne subsistaient plus que le son d'une voix et la blancheur d'un linge autour d'un front meurtri.

Il me semblait alors entendre frémir autour de moi des présences attentives. Cottes bleues, « cirés » multicolores, torses nus ou chandails, faces hâlées et faces blêmes, toutes les grandes figures que le peintre groupa dans son œuvre, se pressaient pour l'entendre. Elles approuvaient en silence, gravement.

II

En Juillet dernier, après une nouvelle et décevante opération, Lemordant décida de retourner en Bretagne. Il sait quel déchirement ce sera de retrouver, après six ans d'absence, le roc où il connut les heures les plus intenses de sa vie. Il veut s'imposer cette discipline et goûter à cette amère joie.

Il arrive à Penmarc'h dans un état de faiblesse extrême, sous le coup de la récente et bien cruelle épreuve. Tous ceux qui l'ont connu et aimé se sont portés à sa rencontre : c'est dans le frémissement des âmes tendues vers lui comme des palmes qu'il gagne une humble maison située sur la lande, face à l'Océan.

Il passe là de longues heures, près de la fenêtre ouverte.

Du jardinet monte vers l'aveugle le parfum des œillets sauvages qui se mêle à la puissante odeur du goémon. Sur ses lèvres, voici, de nouveau, la saveur salée des embruns. Le fracas des lames, nuit

et jour, et du vent, comme autrefois, il le retrouve.

Et recréant tout ce qu'il ne voit plus il en fait l'horizon de son domaine intérieur.



Parfois il marche sur la lande. Sur la même falaise qui vit Tristan languissant, le héros est debout mais le vaisseau symbolique dont il attend la venue porte plus d'amour et plus de beauté que n'en portait la nef de Kaherdin.

En son âme Penmarc'h vit, intensément, dans le même temps

qu'il devient l'âme même de Penmarc'h. Pour les gens de la côte la maison du héros semble éclairée intérieurement par la lueur d'une flamme mystique ; toutes nos bonnes pensées viennent se poser sur son toit ; elle est un autre phare pour les pêcheurs qui sont en mer.

Passant, un homme est là qui domine son destin. Entends le psaume d'amour et de foi que chante pour tous cet héroïsme quotidien.

III

Puisse Lemordant trouver la force de poursuivre, par la parole et par la plume, la mission qu'il reçut du Destin !

Mais il suffit, déjà, que, devant nous, cette grande figure se dresse pour que nous secouent de féconds frissons. Nous sentons la mesquinerie de nos pensées et de nos gestes ; nous rougissons de nos faiblesses. Nous humilions devant

ses actes nos titubantes velléités, les maux qui nous courbent devant ceux qui le haussent.

Le noble cours de sa vie nous apparaît semblable à celui d'un beau fleuve.

Sur cette Marne symbolique ne saurons-nous pas regrouper nos ferveurs décimées ?

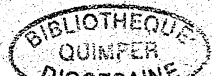
Devant l'un de ces *Représentative Men* dont Emerson disait la bienfaisante action dans la république des âmes, une admiration vivifiante nous redresse, une grande bonne volonté nous pénètre, une compréhension plus large de la vie nous était. De toute sa personne il émane

une telle lumière que tous ceux qui l'approchent en sont transfigurés.



C'est pourquoi, de tout mon cœur, comme l'humble et pieux artisan de jadis, pour mon réconfort et le vôtre, je m'appliquai à sculpter cette image au porche même de l'éternelle cathédrale que, sans se lasser, malgré la haine, les ricanements, les sarcasmes et les coups, ne cessera jamais d'édifier l'idéalisme humain.

Paris, Septembre 1920.



CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ A MILLE ET UN
EXEMPLAIRES, SOIT : UN EXEMPLAIRE
SOUS COUVERTURE DE PARCHEMIN RÉIM-
POSÉ ET DÉDICACÉ A LA PRESSE PAR
L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR, AVEC LET-
TRINES, FRONTISPICES ENLUMINÉS A LA
MAIN. 50 EXEMPLAIRES SUR VELIN DES
PAPETERIES D'ARCHES — 950 EXEM-
PLAIRES SUR BOUFFANT. LE PRÉSENT
OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER A
COUTANCES PAR L'IMPRIMERIE NOTRE-
DAME, LE 19 DÉCEMBRE M. CM. XX.
LES ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES ONT
ÉTÉ DESSINÉS ET TAILLÉS DANS LE BOIS
PAR JOSEPH QUESNEL.

[REDACTED]

Boe